

EN DÉPOT
A LA LIBRAIRIE DU Père Peinard
PARIS — 16, rue du Croissant — PARIS

L'ATTAQUE

HEBDOMADAIRE

LA RÉVOLTE

HEBDOMADAIRE

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

TOUS LES QUINZE JOURS

POUR LES ANNONCES

S'adresser à l'Administration

16 - rue du Croissant - 16

PARIS

Imp. spéciale du « Père Peinard » Weil, 9, rue Beauregard

N. 3

DEUX ROND 3

10 Mars

Le Père Peinard

CARNOT EN BALLADE CHEZ LES OUVRIERS



Un numéro toutes les semaines

Bureau du « Père Peinard » 16 rue du Croissant, 16 PARIS
Abonnement : Un an, 6 francs, — 6 mois, 3 fr. — 3 mois, 1 fr. 50

LA GRANDE BALLADE DE CARNOT

à la Manufacture des Tabacs

Voici que pour faire prendre patience aux ouvriers, les grosses légumes se foutent en campagne ; ils usent du dernier truc qui leur reste.

Ils vont dégouter les camarades dans les ateliers, leur taper sur le ventre, les traiter de copains, et accouchent d'une postiche de circonstance.

C'est notre vanité qu'ils exploitent ces Jean-foutres, en nous flattant roublardement : preuve qu'il nous en reste encore une dose, d'une épaisseur conséquente.

Mille bombes, il serait temps, à mon avis, de nous décrasser, de voir clair dans le jeu de ces bougres, et de ne plus nous laisser gruger par eux.

Un jour c'est un ministre, un autre jour c'en est un autre — qui s'en va flairer la sueur des compagnons, leur passer la main dans le dos, les appeler citoyens, gros comme le bras, et les féliciter d'être les piliers de la République.

Jusqu'à Carnot le Croquemort, qui s'en va faire du boniment aux ouvriers.

Il choisit le dimanche ; la semaine il trime dur : c'est lui le timonnier du char de l'Etat.

En plus il a une sacrée corvée : il doit exhiber sa poire et ses guibolles dans les gigottages officiels ; et c'est le moment de la poussée, crédi eu, nous sommes en plein carnaval.

Donc pour se défatiguer de son turbin de la semaine, dimanche dernier il s'est payé une ballade à la Manufacture des tabacs.

Probable que sa provision de londress était à sec.

Naturellement il s'est fendu de sa postiche. Vrai, elle mérite d'être encadrée, celle-là !

Aussi je crois que les peinarads me sauront gré de leur la servir toute chaude et telle qu'il l'a pondue.

Mes chers amis,

Je vous appelle mes chers amis, parce que vous êtes des ouvriers qui trimez dur, et que vous rapportez de la bonne galette au trésor.

Les pouvoirs publics vous aiment et vous portent intérêt, — comme les bergers aiment leurs moutons de choix pour leur belle laine.

Je vous remercie de l'accueil que vous faites à ma trombine présidentielle.

Soyez assurés que je penserai à votre intéressante situation, tout en dégustant la boîte de cigares de choix (comme vous) que j'ai sous le bras.

C'est un honneur dont vous comprendrez toute la portée, et que vos bons sentiments vous feront préférer à un misérable pain de quatre livres.

C'était une chouette occase de le passer à tabac, le Croquemort, mais va te faire foutre !

C'est par des applaudissements frénétiques et *nourris*, disent les reporters de la haute, qu'on a accueilli son dégueulage.

Ah, zut, j'aurais préféré que ce soient les prolos qui soient *nourris* et non pas les applaudissements.

Les gros journalistes, qui sont les chiens de garde des gouvernementaux, et rabattent le troupeau ouvrier, ont gueulé jusqu'à plus soif que le Croquemort « faisait avec ses ballades de chouette besogne, qu'elles prouvent au populo que dans la grande famille républicaine il compte au même titre que les autres citoyens. »

C'est se foutre de l'âne jusqu'à la bride, de vouloir nous faire avaler que des pauvres diables qui bûchent toute la sainte journée pour une pièce de quatre francs, sont les frangins de Carnot, des budgétivores et des bourgeois !

Dans ma famille à moi, nom de dieu, comme dans celle de tous les peinarads, chacun trime tant qu'il peut et bouffe à sa faim.

S'il y a un bon morceau, il est mis de côté pour les petiots, ou les malades, quand il y en a.

Et sûr, nous nous décarcassons pour nous aider les uns les autres.

Pourquoi donc qu'il n'en est pas pareillement dans la grande famille républicaine ?

Nom d'une bombe, on dit que les loups ne se mangent pas entre eux. Sûrement le vieux proverbe ne peut s'appliquer à la grande famille !

Car il y en a des floppées de pauvres gas qui sont sucés et dévorés par leurs frangins.

On ne se fait pas une idée, sans l'avoir vu, de ce qu'il faut de protections aux vieux pour entrer à l'hôpital, ou bien pour décrocher une place à Bicêtre ou à la Salpêtrière.

Et les tous petiots de purotins, ce qu'on te les secoue ! On les expédie par fournées en nourrice au fond de quelque trou, où avec l'aide du biberon et des médecins officiels, sur cent il en échappe pas une douzaine.

Et les femmes, quelle sacrée existence elles ont aujourd'hui ; c'est une pitié. Elles ne savent plus comment vivre, leur travail est payé moitié du nôtre — et même moins.

Elles sont obligées d'avoir quelqu'un (comme on dit) qui les soutienne — ou bien, ce qui est pitoyable et terrible à constater, de faire la retape!

C'est là que vous les attendez, tas de chenapans!

Et les bons hommes, parlons en! Des gas robustes, dans la force de l'âge, qui ont des biceps et de la poigne, combien qu'il y en a sans turbin et sans croustille?

C'est pourtant pas l'envie qui leur manque d'en abattre ferme, et de gagner leur vie même en se tuant, — mais l'envie ne suffit pas.

C'est comme ça, sacré tonnerre! Oui, c'est comme ça; et pendant que vous chahutez dans vos salons, messieurs les aristos, savez-vous que ce n'est pas drôle par le temps de chien qu'il fait, d'avoir le ventre creux et de patauger dans la neige fondue.

Et le pire c'est que ceux qui ont la veine de turbiner ne sont guère plus heureux.

Le pain est cher, le proprio ne râte pas le coup du terme, et vous avez tellement réduit les prix, qu'il est bougrement difficile de joindre les deux bouts.

Mais vous vous foutez p s mal de ça!

Dancez, rigolez, tant que vous y êtes, du moins ne la faites pas à la fraternité et à la famille.

..*

Vous avez beau dire, tas de fumistes, c'est une cochonne de famille, que la famille républicaine.

Il n'y a plus que les niguedouilles, ceux qu'en ont une couche aussi haute que la tour Eiffel, pour couper dans les bateaux gigantesques que vous nous montez.

Le populo commence à ouvrir les quinquets; bientôt il ne se paiera plus de phrases creuses..

Il lui faut du solide maintenant. Les flanches du Cro-

quemort, si filandreux qu'ils soient, ne suffisent plus à lui remplir la panse et à tromper sa faim.

Oui, les beaux messieurs, c'est ainsi, si drôle que ça paraisse; le populo en a soupé de crever la faim, il veut bouffer.

C'est bien son tour!

SALOPERIES GOUVERNEMENTALES

Nom de dieu, je suis rudement en retard pour jacasser un peu sur cette sacrée histoire de Cosaques et de Français, qui se sont foutus une tripotée dans un pays du diable, — là bas, du côté de la mer Rouge.

Mais voilà, nous autres peinarads, on a tant à se démancher de droite et de gauche, pour le bouloitage, pour le turbin, et tous les embêtements de l'existence, que quelquefois on épluche pas les canards à fond.

Quand j'ai une paire de godillots trop pressés, ça m'arrive comme aux copains, de ne pas avaler tout le quotidien d'un bout à l'autre.

Quoique maintenant je fais rudement en sorte d'être à l'œil; y a le petit flanche qu'il ne faut pas perdre de vue!

Pourtant je l'avais lue l'histoire d'Atchinoff, de Sanggallo, et tout le diable el son train.

Mais cette affaire m'avait semblé un truc comme on n'en voit que trop souvent dans les pays lointains, par la faute des gouvernants.

Quelques batailleurs russes ont voulu planter dans un champ une gaule avec un mouchoir au bout — et voyant ça, des Français leurs ont envoyé des pruneaux de cent livres.

Naturellement il y a eu des victimes ! A qui s'en prendre ? Aux gouvernants qui ont mis leur grain de sel. S'ils étaient restés cois, les types n'auraient pas songé à se foutre des coups et y aurait pas eu d'embrouillamini.

Floquet a voulu faire le malin ; il aurait mieux fait ce jour-là d'epousseter son grand chapeau.

* * *

Enfin pour cette fois y a rien eu. On dit que ça c'est arrangé entre les légumeux de France et de Russie.

Mais, bon sang, quand je pense que toutes les guerres ont eu des commencements pareils !

Il suffisait dans toutes les chamailleries d'un brin de sens commun pour arranger les affaires.

Je me trompe ! Il n'y avait rien à arranger du tout ; fallait laisser les choses comme elles étaient, il n'en serait pas sorti de malheurs.

Mais voilà, que foutraient tous ces salopiaux d'ambassadeurs, de diplomates, qu'on entretient avec notre galette ?

C'est leur métier d'embarbouiller toutes les bricoles. Et ils s'en chargent : où ils fichent les pattes, y a plus moyen de s'y reconnaître.

S'il n'y avait que le populo, dans tous les pays, on resterait en paix continuellement. Car nous n'avons aucune mauvaise raison pour nous prendre aux cheveux avec les voisins.

Malheureusement y a au dessus de nous les grands chefs, les légumeux de toute sorte — et il faut compter avec ces cochons-là !

C'est eux qui font les guerres ; c'est eux qui rendent les peuples enragés, et les forcent à s'entre-dévorier !

Et pas moyen d'empêcher ces Jean-foutres-là de nous fiche dans des aventures ; ils ne rêvent que plaies et bosses.

Y a bien des pleurnicheux qui ont fondé des ligues pour la paix, mais houat ! c'est de la foutaise.

Ligues par ci, ligues par là, y a que ça, nom de dieu ! Et toutes plus bassinantes et plus inutiles les unes que les autres.

Y aurait un moyen d'être tranquilles, et d'avoir définitivement la paix : ce serait de couper les vivres à tous les ambassadeurs, les diplomates, les bouffe-galette, à tous les mecs de la haute et s'arranger de manière à se passer d'eux !

* * *

Mais j'en reviens à l'histoire des Cosaques ; elle était à ce qu'on dit, à peu près arrangée quand Déroulède y est allé d'une petite frasque.

Il y avait une éternité qu'il n'avait fait de pet, aussi ça le démangeait rudement.

Rester quinze jours sans faire parler de lui, c'était trop : il n'y pouvait plus tenir !

Atchinoff lui a servi : le Cosaque a été sa tête de turc. Or comme le grand chef des patriotes se figure avoir pour armée les 240,000 votards de Boulange, il a écrit illico aux Russes que ses soldats allaient verser chacun vingt ronds pour Atchinoff et ses copains.

Ce qui aurait fait 240,000 balles ! Et tout ça pour prouver, clair comme du jus de chique, que les Français ne veulent pas se fiche de brûlée avec les Russes.

Milles bombes, le populo de Russie n'a pas besoin de Déroulède pour savoir à quoi s'en tenir sur notre compte — comme nous sur le sien !

Les uns et les autres nous n'avons aucune envie de nous foutre des trempes avec qui que ce soit.

Ce que l'homme au grand pif avait surtout guigné dans ce fourbi, c'est un coup de grosse caisse au profit de la Boulange.

Naturellement les gouvernants ont fait une sale gueule ; ils n'en ont rien laissé voir, mais ils se sont vengés à leur façon.

Depuis un bout de temps ils cherchaient à fourrer leur nez dans les paperasses de la ligue des patriotes : ils ont profité de l'occasion.

Ce grand loufoque de Déroulède, braille : Vive la paix ! Vive les Russes ! Que s'est dit Constans le chinois, • C'est le moment de lui faire des mistouffles, et de l'accuser de gueuler : Vive la guerre ! à bas les Russes ! •

C'est un raisonnement de cheval que celui-là, mais les gouvernants n'en ont jamais d'autres.

D'ailleurs ils se foutent d'avoir la logique pour eux ; les sergots lui suffisent.

Tout de même quand on se souvient de tous les bateaux que ces Jean-foutres qui nous mènent aujourd'hui à la baguette, nous ont montés, y a de quoi bondir.

Ils ont passé leur vie à nous endormir avec des boniments sur la liberté, le droit d'association et autres gnoleries de même calibre.

A vrai dire ils ne se sont jamais coupés en quatre pour mettre leurs actes d'accord avec leurs paroles : tenir leurs promesses, a été le cadet de leurs soucis. Leur carrière de politiciens n'a été qu'une perpétuelle menterie.

A tout moment ils ont nié ce qu'ils avaient affirmé la

veille. Quels tristes bougres, que ces républicains de pacotille !

Oh, là là, si le populo leur avait fourré le nez dans leurs cacas chaque fois qu'ils ont dit un mensonge — comme on fait aux petits chats — nom de dieu, ce qu'ils en auraient bouffé des étrons !

Ils en seraient gras à crever.

Toujours est-il que l'autre jour ils ont expédié leurs policiers farfouiller chez Déroulède — avec presque autant de sans-façons que chez un socialiste.

Seulement on y a mis un peu plus de politesse ; habituellement un socialiste étant un peinard, la rousse n'a pas à mettre de gants pour barbotter chez lui et foutre tout sans dessus dessous.

D'autant plus qu'il n'y a pas de chabanais à craindre de la part des quotidiens : tout est permis contre les prolos.

C'est des hommes dangereux qu'on prétend ; ils ont plein la caboche d'idées subversives : les précautions sont utiles.

Aussi depuis dix-huit ans, presque à chaque coup de police contre les ouvriers, les journaloux ont applaudi des deux mains — et quand ils n'ont pas approuvé ils sont restés muets comme des carpes.

Nom de dieu, on nous rengaine continuellement l'empire, mais c'était kif-kif !

Il y a même mieux : les policiers qui sous l'empire nous foutaient le grappin dessus, ont continué à nous faire la chasse sous la république.

Clément, qui d'un coup de revolver troua la joue à Protot en 1869 est monté en grade.

Si la république a été rosse pour le populo, par contre, elle a été bougrement bonne fille pour ces marlous.

C'est ce fameux Clément qui a crocheté les portes, à la ligue où tout s'est passé à la bonne franquette.

Déroulède et ses copains qui à tous les moments gueulent qu'ils ont du biceps, me font l'effet d'être aussi bafouilleux que les autres.

C'est pas la peine de se dire anti-parlementeux, si dans les occasions où faudrait montrer du nerf, on se contente de parlementer avec les tristes bonshommes qui viennent vous dévaliser.

Comment on envahit leur cambuse, on se permet de barbotter leurs papiers et ils ne font pas de pétard !

Ils se laissent menacer du bloc sans rebiffer. Vrai, ce n'est pas avoir du poil !

Je gobe tous les gas qui embêtent le gouvernement, mais à une condition, c'est qu'ils aient de la poigne.

Et ces anti-parlementeux de malheur n'en ont pas à revendre : ils sont quasiment tous avocats.

Habitué à jacasser, ils n'accouchent jamais d'actes énergiques.

Ce n'est là qu'un défaut de tempérament ; ils en ont pas moins eu le beau rôle malgré leur manque de nerf.

Les gouvernants ont été, sans s'en douter, les vaincus de la journée. Ils ont été piteux et ne pouvaient être plus dégueulasses.

S'ils prennent au sérieux leurs mesures bêtes, ils sont de rudes moules ; surtout s'ils croient avoir tordu le cou à la ligue.

Elle a cinquante mille trucs pour se reformer, se foutre de leur poire et leur faire la nique !

Quant aux bouffe-galette de l'Aquarium ils ont été encore plus mufles que les légumeux.

Ils sont rares les quelques uns qui se sont souvenus de leur credo républicain, quand il a été question dans leur boîte de la ligue des patriotes.

Ces Jean-foutres perdent totalement la tramontane ; le trac de ne pas être réélus les rend loufoques au dernier point ; ils ont accueilli avec des beuglements de joie la promesse qu'on leur a faite de piocher le code pour y dégouter toutes les vieilles lois impériales.

Qui, nom de dieu, serviront moins contre les boulangistes que contre nous autres pauvres bougres.

Vrai, les bouffe-galette sont plus que mûrs pour le décanillage.

Le jour où le populo les flanquera cul par dessus tête, ce sera un chouette débarras !

Succursale de Charenton

Ils deviennent de plus en plus fourneaux à l'Aquarium.

Y a un détraquement général ; c'est à qui sera le plus loufoque et lancera les propositions les plus renversantes.

La semaine dernière un des types de la collection proposait tout bêtement d'enfermer les votards dans un cabanon pour l'isoler, et avoir par ce truc la certitude qu'il n'y a pas de pression.

Il faut qu'il ne leur reste pas un liard de jugeotte pour s'occuper d'embêter le votard en lui rendant sa

corvée bassinante, juste au moment où il commence à en avoir soupé des comédies électorales.

Puisqu'ils étaient sur cette question des cabanons, ils n'auraient pas mal fait d'en commander quelques centaines afin de s'y boucler eux-mêmes.

Car c'est la pure vérité, leur boutique est désormais une succursale de Charenton.

* * *

Samedi, c'était Félix Pyat qui y allait de sa bourde.

Chacun son tour, parbleu !

Je crois bien que sa proposition est encore la plus épatante de toutes. C'est à n'y pas croire !

Il demande qu'on garnisse la place de la Concorde de 87 statues, une pour chaque département.

Cette ribambelle de statues seraient inaugurées pendant l'exposition — par Félix Pyat lui-même ?

On inviterait pour la circonstance les 19 corps d'armée, les maires de toutes les communes, avec leurs familles, les pompiers et une trifouillée de délégations qu'on logerait au Bois de Boulogne, ou dans la plaine St-Denis.

Félix Pyat appelle ça la trêve de France, pour faire concurrence à une trêve de dieu, qu'il y a eu dans les temps anciens.

Faut lui pardonner, il est un peu gaga le vieux birbe !

Et dire que depuis qu'il est bouffe-galette, c'est le seul remède qu'il ait dégotté pour venir en aide au populo.

Et qu'on vienne raconter maintenant qu'un député socialiste ne fout rien à l'Aquarium !

Si nous ne sommes pas contents, c'est que nous sommes difficiles : des statues plein la place de la Con-

corde — c'est ça qui va remplir le ventre des pauvres bougres !

—

S'il l'avait complété sa proposition, peut-être qu'elle serait potable.

Fy vais faire un « amendement » comme ils disent dans leur turne.

« Je demande que ces statues soient désormais considérées comme la vraie et unique représentation nationale, et soient seules chargées de bacler les lois. »

A ce compte-là nous y aurons du benef !

Plus de vingt-cinq balles à payer, plus de tripoteurs, et surtout moins d'emmerdement.

COUPS DE TRANCHET

La déche de Ji-Ji

Il est à la hauteur maintenant, ce bougre de Jaluzot ; il a de la galette plein les poches.

Il n'a plus besoin, comme au jour de son incendie, de taper un copain de vingt francs, pour se payer un rifard et d'acheter des frusques et des ripatons à crédit.

Ah ! il n'était pas heureux ce jour-là ; vrai, y avait de quoi pisser une larme !

Heureusement, tout n'avait pas flambé ; restait entre autres les livres ou étaient marquées les amendes des employés.

Faut dire aussi qu'il était assuré, et que son incendie a été une très bonne affaire ; il a palpé pas mal de millions des compagnies d'assurances.

Et en outre, nom de dieu, ça a été une chouette réclame ; de sorte que le cher homme a pu se sortir de la purée.

Il est tout à fait recalé actuellement. Dam, à foutre des amendes aux employés à tire-larigot, à les faire bouffer comme des petits cochons, on gagne gros.

Et Ji-Ji ne s'en prive pas de les plumer ses commis ; s'il y en a un qui sait tondre les œufs, c'est bien lui !

Puis il est très pratique ; Rivière, l'ancien patron du *Coin de Rue*, achetait des châteaux avec les amendes ; Ji-Ji s'en sert pour faire des affaires.

C'est avec cette bonne galette qu'il a fondé la *Presse* ; car il est boulangiste le type.

Dam, ça se comprend, il est le Boulanger du calicot ! Conséquemment Boulange et Ji-Ji doivent être comme cul et chemise.

Mais en voici bien d'une autre ! Il a acheté à Eiffel le monopole de sa tour.

Personne que lui, ne pourra la reproduire ; pas même en pain d'épice !

Si j'étais de lui, je ferais mieux : je foudrais un fourreau à la tour ; comme ça il y aurait davantage de monacos à empocher ; on casquerait, rien que pour la reluquer.

Ce sont les pauvres bougres qui se sont tarabusté la caboche pour appliquer la tour à leur industrie, qui ne doivent pas être contents !

Nom de dieu, à leur place je me foudrais du monopole de Ji-Ji comme d'une guigne, et j'attendrais carrément tout le papier timbré de l'homme au parapluie.

Ca me pue rudement au nez tout ce qui est mono-

pole et autres bricoles pareilles. C'est avec des fari-boles de ce calibre qu'on roule les pauvres bougres.

Il serait temps de fiche au rancard tout cela, afin que quelques bonshommes à pattes crochues ne gardent pas pour eux toute la couverture.

Dieu plumé

Nom d'un tonnerre, en voici d'une autre : y a un tas de types qui se foutent à barbotter dans les églises.

A Nancy, ça vient d'arriver sept ou huit fois de suite.

Vrai, si le nommé Dieu se laisse faire les poches dans ces conditions, ça ne prouve pas en faveur de sa roub'arderie.

On le disait à la coule ; paraît que c'est encore un montage de coup.

Au fait, ça ne peut pas lui faire grand mal d'être plumé ; il n'a pas besoin de bouffer le veinard !

Quant à ses larbins, pourquoi qu'ils gémeraient ?

On leur rend service : y a rien de tel pour s'envoler droit au ciel que de n'avoir pas le rond dans sa profonde — à ce qu'ils content eux-mêmes.

Nom d'un pétard, ce n'est pas moi qui les plaindrai, ces gas là : ils volent assez le populo.

Ya qu'à les voir ; c'est pas en lèchant les murs qu'ils sont gras et luisants.

Les miséreux

Tous les jours, nom de Dieu, dans cette putain de société, y a des bons bougres que la misère fout à bas.

Et on ne les connaît pas tous, les malheureux ! La Préfectance n'avoue que ceux qu'elle ne peut pas cacher.

Encore deux cette semaine, que j'ai relevés dans les canards.

— Rue Pierre Levée, c'est une pauvre femme de soixante-cinq ans qui s'est asphyxiée avec un réchaud.

Y avait longtemps, ont raconté les voisins, qu'elle était dans une panade épouvantable.

— Puis, un garçon de magasin, pas vieux le type, est allé au cimetière de Ouen, sur la tombe d'un de ses petits (mort de misère peut être aussi ?) et s'est foutu un coup de revolver dans la poitrine.

Ah, la misère ! ce qu'elle en dévore des gas, cette sale goule.

LE PÈRE PEINARD

Il y a une dizaine que j'ai reçu la babillarde suivante. Pour ne pas paraître la faire à la pose je devrais ne pas l'insérer.

Maiszut, elle me botte trop ! On dira ce qu'on voudra, je la fous quand même.

26 février 1889

Père Peinard,

Tes un bon zigou.

Nous ne voulons pas te passer de la pommade, mais on peut bien te dire que nous trouvons rien chouette ce que tu as jacté l'autre jour sur les camelots.

Nous ne sommes pas rosses, et puisque tu es un frangin qui défend carrément les intérêts du populo, les nôtres, on ne se fera pas prier pour rendre encore plus bath le succès de tes flinches.

Nous te serrons tous la cuillère.

Pour un groupe de camelots,

PAULUS, du Croissant.

L'imprimeur-gérant WEIL.

Imp. spéciale du « Père Peinard » rue Beauregard, 9 Paris.

EN DEPOT

A LA LIBRAIRIE DU Père Peinard

PARIS — 16, rue du Croissant — PARIS

L'ATTAQUE

HEBDOMADAIRE

LA RÉVOLTE

HEBDOMADAIRE

SUPPLEMENT LITTÉRAIRE

TOUS LES QUINZE JOURS

POUR LES ANNONCES

S'adresser à l'Administration

16 — rue du Croissant — 16

PARIS

Imp. spéciale du « Père Peinard » Weil, 9, rue Beauregard

Le Père Peinard

LE 18 MARS 1871



Un numéro toutes les semaines

Bureau du « Père Peinard » 16 rue du Croissant, 16 PARIS
 Abonnement: Un an, 6 francs, — 6 mois, 3 fr. — 3 mois, 1 fr. 50.